

Witch

Les Enfants de la Prophétie.

ÉMILIE COHEN-SABBAN

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction
et/ou divulgation de parties de l'oeuvre dépassant le volume prévu par la loi est
expressément interdite.

© Émilie Cohen-Sabban, 2025

Couverture :

Édition : BoD · Books on Demand GmbH, In de Tarpen 42, 22848 Norderstedt
(Allemagne)

Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg (Allemagne)

Impression à la demande

ISBN : 9782322661701

Dépôt légal : Septembre 2025

Pour Léa et ses copines...
Et pour les miennes aussi...

PARTIE I

CHAPITRE 1

Salem, USA, juin 2005

June courait.

Elle ne sentait plus ses jambes depuis longtemps déjà, pourtant, elle courait. Les branches lui fouettaient le visage, chaque respiration lui arrachait la gorge.

Le bébé pleurait par à-coups, son écho se répercutant entre les troncs.

— Chut, je suis là.

Elle resserra son étreinte et accéléra encore.

Au-dessus d'elle, un hibou suivait sa course, silencieux ; son ombre glissait d'arbre en arbre, portée par des battements d'ailes trop discrets pour être vus.

Plus loin, les cris de ceux qu'elle laissait derrière elle lui revenaient. Trop proches, trop réels.

Elle s'arrêta un instant. Devait-elle faire demi-tour, aller les aider ?

Non... elle avait promis. Elle devait fuir.

Mais l'air changea. Les bruits de la forêt se turent. Quelque chose approchait. Elle le sentait, sans même avoir besoin de le voir.

Elle releva la tête, et enracina ses pieds dans le sol.

Une silhouette sombre se matérialisa lentement devant elle. Deux yeux rouges, ardents, s'allumèrent dans la nuit.

June pivota d'un geste instinctif, plaçant son corps entre la créature et le bébé. Sous ses pieds, le sol se souleva, et une onde brève fendit la terre, remontant jusqu'à la silhouette. Le démon vacilla à peine et ses yeux s'embrasèrent davantage, presque amusés.

June releva lentement le menton. Si cela devait se finir ainsi, elle ne baisserait pas les yeux.

La main se leva, une lueur rouge y naquit, lente, presque paresseuse. Le mouvement dura, s'étira, comme retenu volontairement. La flamme grossissait, encore et encore.

Elle la fixait. La chaleur lui brûlait déjà la peau.

Son cœur cogna violemment.

Encore une seconde.

Un battement d'ailes claqua au-dessus d'elles.

Le hibou traversa l'espace dans un souffle sec, passant au-dessus de June et du bébé. Son cri déchira la nuit.

Les jambes de June tremblèrent, prêtes à céder.

Elle pensa au bébé, à la promesse qu'elle ne tiendrait jamais.

Son souffle se coupa. Elle attendit l'impact.

Puis—

Rien.

Pas une brûlure.

Pas un choc.

Juste... le vide.

Un vide... impossible.

Un instant passa. Lentement, elle rouvrit les paupières. L'ombre était là, inerte, ses yeux soudain éteints.

Une seconde d'incompréhension et son instinct reprit le dessus.

C'était sa chance.

Elle reprit sa course effrénée et s'enfonça un peu plus dans les bois.

Elle implora les arbres de la guider à travers la nuit, et la Nature tout entière lui répondit.

Les branches s'écartèrent sur son passage, lui ouvrant des voies invisibles. Autour d'elle, des nuées de chauves-souris tournoyèrent en un cercle dense qui masquait sa course, tandis qu'au-dessus, le rapace continuait de veiller. Le vent se leva, brouillant les sons, emportant ses traces.

Puis, sans comprendre comment, la forêt s'ouvrit.

La lumière changea. Le noir profond de la nuit laissa place à un gris bleuté, presque irréel. L'air avait cette fraîcheur piquante des instants juste avant l'aube. Devant elle, les premiers pavés d'une ville endormie.

Salem.

Elle marcha, vacillante, ses pas résonnant dans les rues vides. Les réverbères s'éteignaient un à un. Elle cherchait un signe, n'importe lequel, une direction, un miracle.

Alors, le hibou l'appela.

June leva les yeux. Il tournoyait autour d'une maison, insistant.

Sans hésiter, elle emprunta le petit chemin de pierres et sonna à la porte. Il était à peine six heures, les habitants dormaient probablement encore, mais elle insista. Elle sonna une deuxième fois, une troisième, et ce n'est qu'à la quatrième tentative qu'une voix d'homme, encore ensommeillée, lui demanda ce qu'elle voulait.

— S'il vous plaît, aidez-moi...

Surpris par l'urgence de la voix qui l'implorait, Martin entrouvrit la porte. La détresse de June lui sauta au visage. Sa femme, Faith, venait de le rejoindre.

Au même instant, le hibou se posa sur l'arête du toit comme s'il veillait sur la scène qui était en train de se jouer.

Une demi-heure plus tard, June sortit de la maison, sans le bébé, le regard encore troublé. Avant de franchir le seuil, elle se tourna une dernière fois vers Faith et Martin. Elle sortit de sa poche un petit objet enroulé dans un carré de tissu ancien.

— Gardez-le. Cachez-le quelque part. Il saura...

Faith attrapa l'objet machinalement sans même oser poser de questions. Son regard flottait entre le bébé endormi et cette inconnue sortie de nulle part.

Martin, lui, se tenait un peu en retrait, l'air de quelqu'un qui essaie désespérément de faire rentrer ce qu'il vient de vivre dans une case rationnelle.

Aucun d'eux ne comprenait vraiment ce qui se passait. Il n'en avait pas besoin. Pas encore.

June les observa un instant, puis leva les yeux vers le hibou, toujours immobile sur le toit.

— Protège-la.

Puis, comme une ombre, elle s'effaça dans la lumière pâle du matin.

CHAPITRE 2

17 ans plus tard. Fougères, France. Juin 2022.

De sa fenêtre, Eira contemplait la tour Mélusine, sa silhouette grise découpée sur un ciel orangé. Dans cette lumière du soir, tout paraissait suspendu. Elle restait là, à la fixer, incapable de dire ce qu'elle attendait.

— Eh oh, t'es là ?

La jeune fille sursauta. Solène avait la fâcheuse tendance à entrer chez elle comme dans un moulin. Eira quitta sa chambre et descendit en grommelant.

— Tu m'as fait peur... Un jour je vais faire une crise cardiaque et ce sera officiellement de ta faute.

— Commence par verrouiller ta porte, répondit Solène, déjà installée en tailleur sur la table de la cuisine, son énorme chignon blond penché sur son téléphone.

— J'te propose de faire la leçon à mes parents !

— Ils rentrent à quelle heure ? demanda Solène en relevant la tête.

— Minuit.

Elle eut ce petit sourire en coin qu'Eira connaissait trop bien.

— Parfait.

Son regard pétillait. Elle se pencha vers le gros sac posé à ses pieds, fouilla dedans avec application.

— Toi... t'as un truc derrière la tête !

— Ne m'en veux pas, commença-t-elle, un peu théâtrale. Tu sais que je t'adore, mais je n'avais pas envie d'un énième samedi soir en tête à tête. Alors... surprise ! J'ai invité du monde chez toi !

Eira cligna des yeux, prise de court.

— Tu as fait quoi ?

— J'ai organisé un squat chez toi. Grâce à moi, tu vas passer une soirée avec Raphaël. Et devine ? On va faire du spiritisme. Ce sera tellement flippant que tu pourras te réfugier dans ses bras. Alors, merci qui ?

Solène eut un petit rire, tandis qu'Eira roulait des yeux, essayant de masquer le frisson qui venait de lui remuer le ventre.

Elle s'efforça de rester indifférente, mais elle jeta tout de même un coup d'œil dans le miroir de l'entrée.

— Tu es canon, souffla Solène en la voyant faire.

Eira se mordit la lèvre, piquée par la gêne.

— Bon, qui d'autre vient ? demanda-t-elle.

— Erwan, Léo, Inès, Naïm... et Lison s'est incrustée.

Un pli soucieux barra son front. Lison. Bien sûr.

— J'te l'avais dit.

— Dis quoi ? fit semblant de s'étonner Solène.

— Depuis qu'elle m'a entendu parler de Raphaël, elle a jeté son dévolu sur lui, uniquement pour me faire chier !

Solène ouvrit la bouche pour tenter de relativiser, mais on frappa à la porte avant qu'elle ne trouve une réplique.

D'un air résigné, Eira alla ouvrir.

Le petit groupe déboula dans l'entrée, apportant avec lui un parfum de soirée d'été.

Quand elle croisa le regard de Raphaël, elle se sentit rougir.

— Merci pour l'invit... Même si c'est pas toi qui m'as invité.

Elle baissa les yeux, la gorge un peu serrée.

— Ça n'empêche pas que je suis contente que tu sois là, murmura-t-elle.

Leurs regards se cherchèrent une seconde de plus, puis Solène tapa dans ses mains.

— Oyez oyez, je vous présente notre ouija !

Elle posa la planche sur la table avec un geste solennel. Les lettres, les chiffres et les mots semblaient presque briller sous la lumière déclinante.

— Vous avez tous vos trucs ?

Erwan sortit les bougies blanches, Léo brandit ses bâtonnets d'encens, Naïm agita sa sauge comme un trophée.

Tous se mirent d'accord pour commencer l'expérience à la nuit tombée.

En attendant, ils s'éparpillèrent un peu partout, posant des verres et des paquets de chips comme s'ils s'installaient pour la nuit.

Le crépuscule descendait doucement sur la pièce, enveloppant les murs d'une lueur tranquille. Les voix se mêlaient dans le salon, entre rires et conversations qui se chevauchaient. Lison s'était installée près de Raphaël et ne le quittait plus, sa main glissant parfois sur son bras avec une aisance insupportable.

— *Comment elle fait ça ?*

Eira s'imagina une seconde à sa place. L'image la fit presque rire.

Elle releva les yeux et croisa le regard de Raphaël. Son sourire s'effaça aussitôt. Si seulement elle avait le mode d'emploi...

— *Okay, on ne va pas y passer la nuit.*

Solène attrapa la planche de ouija et tapa dans ses mains.

— Allez, tout le monde autour de la table !

Personne n'osa protester. Elle fit un signe à Raphaël et Eira.

— Vous deux, là. À côté.

Le souffle d'Eira se coupa net. Si elle avait pu, elle l'aurait étranglé !

— Lison, tu peux te mettre... euh... là-bas...

Lison pinça les lèvres, mais alla s'installer sans rien dire, jetant quand même un regard noir à Solène.

Pendant que tout le monde prenait place, Solène disposa soigneusement les bougies et l'encens.

Eira, assise au bord de sa chaise, se força à respirer calmement. Son épaule frôlait presque celle de Raphaël.

— C'est pas trop ton truc, hein ? murmura le garçon en se penchant vers elle.

Sa voix était basse, presque rassurante. Elle tourna légèrement la tête, un demi-sourire au coin des lèvres.

— On verra bien.

— Moi j'ai jamais essayé, avoua-t-il. Si j'ai la trouille... tu m'abandonnes pas hein ?

— Promis, j’essaierai de rester digne.

Il eut un petit rire, secouant la tête.

— Okay, on est donc deux à paniquer !

Elle passa une main dans ses cheveux.

— Ouais... clairement.

Autour d’eux, les bougies blanches jetaient des reflets vacillants qui faisaient danser des ombres sur les murs. L’encens se consumait, envoyant de petits nuages de fumée vers le plafond. L’odeur âcre de la sauge emplissait l’air, un parfum qui piquait un peu la gorge.

Eira inspira profondément. Une tension étrange, presque électrique, semblait avoir envahi la pièce. Elle sentit la chair de poule lui courir sur les bras.

Solène se racla la gorge, solennelle, et plaça la planche au centre. Elle y déposa la goutte en bois avec un sérieux presque théâtral. Elle balaya le cercle du regard.

— Mettez-vous bien face à la planche. Donnez-vous la main. Et fermez les yeux.

Ils obéirent, un peu hésitants, et se donnèrent la main autour de la table. D’un coup, plus personne ne sut s’il fallait rire ou se préparer à avoir peur.

— Que l’esprit d’un être bienveillant se manifeste. Si vous êtes mal intentionné, vous ne passerez pas sous notre protection.

Sa voix résonna un instant dans le silence, puis s’éteignit.

Solène déposa son index sur la goutte en bois. Un à un, les autres l’imitèrent. Les conversations s’étaient volatilisées. Même le tic-tac habituel de l’horloge avait disparu. Les yeux clos, chacun retenait son souffle.

— Esprit, es-tu là ?

Rien.

Pas un bruit.

— Si un esprit veut nous parler, qu’il se manifeste...

Eira n’eut pas le temps de se demander si elle croyait vraiment à tout ça. Un courant d’air glacé lui effleura la main. Lent, précis, comme une caresse froide. Elle frissonna, la bouche entrouverte.

Le froid remonta le long de son bras, jusqu’à son cou.

Les bougies vacillèrent toutes à la fois. Puis, l’une après l’autre, elles s’éteignirent.

La pénombre engloutit la pièce. Tout était flou. Le salon paraissait irréel, dédoublé, comme s’il oscillait entre deux réalités. Solène murmurait quelque chose, mais aucun son n’atteignait ses oreilles.

Elle essaya de bouger la main. Rien. Son corps ne répondait plus. L'air avait changé. Il était devenu plus dense, presque épais.

La goutte se mit à bouger.

Toute seule.

Elle glissa lentement jusqu'à la lettre I.

Puis le W.

Eira sentit son pouls battre dans ses tempes. Les lettres s'enchaînèrent, une à une, sous ses yeux grands ouverts.

A – T – C – H – O – V – E – R – Y – O – U

Les lettres s'imprimèrent une à une dans son esprit.

I watch over you.

Je veille sur toi.

Son cœur se contracta brutalement.

Elle retira brusquement ses doigts de la goutte.

— *Qu'est-ce-que...* —

Mais au même instant, la lumière revint. Les visages reprirent vie.

Eira regardait autour d'elle, déboussolée. L'instant s'était effacé, comme un rêve qu'on oublie en ouvrant les yeux.

Raphaël la fixait, un pli d'inquiétude entre les sourcils.

— Tu trembles.

Elle hocha la tête :

— J'ai froid, souffla-t-elle machinalement.

Sans un mot, il décrocha son pull du dossier et le lui tendit. Elle l'attrapa et le serra contre elle comme une bouée.

— Bon bah... visiblement, ça n'a pas marché, déclara Solène avec un haussement d'épaules. On retentera une autre fois.

Sa voix paraissait loin, presque étrangère. Sous la table, les mains d'Eira tremblaient toujours.

Les autres commencèrent à se lever, à ramasser leurs affaires, à plaisanter à mi-voix.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, Raphaël s'approcha encore. Il posa un verre d'eau devant elle, sa main frôlant la sienne.

— Tiens. Bois un peu.

Elle prit le verre sans réfléchir. L'eau avait un goût fade. Elle cligna des yeux, chassant le voile de sa vision.

— Si tu veux... je peux t'accompagner dehors. Juste cinq minutes.

Elle releva les yeux vers lui, et pendant une fraction de seconde, elle eut envie de dire oui. Mais dans sa tête, les mots tournaient en boucle.

I watch over you.

— Non, c'est gentil... ça va aller.

Raphaël resta là, quelques secondes, comme s'il cherchait encore une place qu'il n'arrivait pas à trouver.

— D'accord. C'est pas grave.

Elle allait répondre, mais Lison arriva dans son dos, son rire trop fort brisant l'équilibre fragile de l'instant.

— Tu viens ? lança-t-elle en attrapant Raphaël par le bras.

Il se laissa entraîner, le regard un peu fuyant.

Le petit groupe s'éparpilla dans l'entrée, lançant des « merci » et des « à plus ». Solène les accompagna jusqu'à la porte, un doigt sur les lèvres.

— Faites pas trop de bruit dans la rue, chuchota-t-elle. J'veux pas que les voisins me dénoncent.

Quand la porte se referma, le silence retomba si brutalement qu'Eira en eut presque le vertige. Elle resta un moment immobile, le verre encore à la main, avant de se lever pour rejoindre Solène dans la cuisine.

Son amie était déjà en train de ranger, effaçant méthodiquement toute trace de leur passage.

— Laisse, je vais le faire...

— Pas question. J'invite du monde chez toi, j'assume.

Eira attrapa une assiette, ouvrit le robinet et la passa sous l'eau. Les gestes étaient mécaniques, presque apaisants.

— Tu es sûre que ça va ? demanda Solène en essuyant machinalement. C'est à cause de Lison ?

L'excuse était si facile. Elle l'effleura du bout des lèvres, puis la repoussa. Avec Solène, elle n'avait jamais su mentir.

Elle posa l'assiette, les mains encore humides.

— Tu es certaine que la séance n'a pas marché ?

Solène releva la tête, surprise.

— Bah... oui. Pourquoi ?

— Parce que... il s'est passé quelque chose.

Elle raconta. La caresse glacée. Le silence épais. La goutte qui écrivait ces mots. *Je veille sur toi.*

— Tu me prends pour une folle, hein ?

Solène suspendit son geste.

— Tu sais... quand on était petites, je n'y croyais pas à ton histoire de hibou là. Celui qui venait tous les ans pour ton anniversaire...

— Je m'en souviens, souffla Eira.

— Mais le jour de tes neuf ans, je l'ai vu. Il tournait vraiment au-dessus de chez toi. Alors si tu dis qu'un esprit t'a parlé ce soir... c'est qu'un esprit t'a parlé ce soir.

Eira ferma les yeux. Un mélange de soulagement et d'angoisse se coinça dans sa poitrine.

Elle essuya ses mains sur un torchon sans vraiment s'en rendre compte.

— Tu sais... ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, "mon hibou".

— Tu lui as demandé de partir ?

Elle releva les yeux, étonnée.

— Hein ?

— L'esprit. Tu lui as dit au revoir ?

Eira secoua la tête.

— Bah non... Tu as rallumé les lumières !

Solène blêmit.

— Merde. Il est peut-être encore là.

CHAPITRE 3

— Merde alors, il est peut-être encore là.

Solène venait de lâcher la phrase comme une bombe. Un frisson glacé remonta le long de la nuque d'Eira.

— Tu plaisantes ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Pas du tout. Je me suis pas mal renseignée sur le sujet. Si tu ne dis pas au revoir à un esprit, il peut rester... traîner dans le coin. Et là, on ne parle pas d'un gentil fantôme façon dessin animé.

Un silence tendu s'installa.

— On fait quoi ? murmura Eira.

Solène la fixa, plus sérieuse qu'elle ne l'avait jamais vue.

— On recommence. Il faut lui dire de partir.

— Ici ?! Non mais ça va pas, mes parents vont rentrer d'une minute à l'autre !

— Alors on monte dans ta chambre. Allez, vite. On n'a pas le temps de tergiverser.

Eira jeta un coup d'œil vers l'entrée, l'estomac noué.

— T'es sûre qu'on ne va pas... l'énerver ?

— Plus on attend, pire c'est, trancha Solène.

Elle attrapa les bougies encore tièdes, l'encens, et les fourra dans une boîte de biscuits vide. Eira récupéra la planche de ouija et la goutte en bois, les mains moites.

Elles gravirent l'escalier deux à deux.

Arrivées sur le palier, Solène tourna la tête vers elle.

— Au fait, il s'est passé quoi avec Raphaël tout à l'heure ? Il avait l'air... un peu déçu, non ?

Eira la fusilla du regard.

— Sérieusement ?

— Je veux juste savoir si t'as chopé son pull et son cœur, ou juste son pull, répondit Solène avec ce sourire mi-moqueur, mi-tendre qu'elle maîtrisait si bien.

Eira haussa les épaules.

— Il m'a proposé de sortir prendre l'air. Mais... j'étais ailleurs. Je crois qu'il a pensé que je le repoussais.

— Et... tu le repoussais ?

— Bien sûr que non.

— T'as flippé et tu t'es débinée.

— Bien sûr que oui. J'aurais bien aimé t'y voir, toi ! Je t'assure que là, tout de suite, Raphaël c'est rien comparé au reste. J'ai un esprit sur le dos !

Solène hocha la tête, redevint sérieuse.

— Okay. Esprit d'abord, crush ensuite.

La chambre d'Eira avait l'air parfaitement normale. Et pourtant, quelque chose dans l'air avait changé.

Elles se mirent en place sans se parler. Bougies. Encens. Sauge.

— J'suis plus si sûre de vouloir le refaire... souffla Eira.

— Tu préfères dormir avec un esprit qui rôde dans ta chambre ?

Elle marquait un point.

— Bon, d'accord. Mais c'est toi qui parles.

— Ah non. C'est toi qu'il a contactée. C'est toi qu'il écoute.

Eira grimaça.

— Et... qu'est-ce que je suis censée lui dire ?

— Des questions simples. Il doit pouvoir répondre par : oui ou non. Et quand tu te sens prête, tu le remercies et tu lui dis au revoir. C'est tout.

— Un jeu d'enfant...

Elles s'installèrent face à face. Leurs doigts se posèrent sur la goutte. Un silence s'abattit. Eira prit une profonde inspiration.

— Esprit, es-tu encore là ?

La goutte se déplaça aussitôt vers le oui.

Sous le choc, elles ouvrirent les yeux en même temps. Solène glissa sa main sur celle d'Eira. Juste un geste, mais il valait toutes les paroles.

— Est-ce que tu me veux du mal ?

La goutte glissa vers le non.

— Qui es-tu ?

Rien. La planche resta muette.

— Tu veilles sur moi ?

Oui.

Eira avala sa salive.

— Est-ce que tu veilles aussi sur Solène ?

Les lettres s'égrenèrent sous leurs doigts :

N — O — N — E — E — D.

Pas besoin.

Eira sentit un vertige, mais elle força la question qui lui brûlait la gorge.

— Je suis en danger ?

La goutte glissa lentement vers le oui.

Leurs cœurs cognèrent à s'en faire mal.

Et puis, la porte d'entrée s'ouvrit.

— Eira ? Tu es là, ma chérie ?

Sans réfléchir, Eira mit fin à la séance d'une voix tremblante.

— Merci de veiller sur moi. À présent, tu peux partir et quitter ma maison. Au revoir.

La goutte se dirigea vers le Goodbye.

Elle ralluma la lumière d'un geste nerveux, tandis que Solène éteignait les bougies en vitesse.

Elles se regardèrent, livides.

— Putain... putain de merde, souffla Solène. Bon... voyons le bon côté : au moins, il y a quelqu'un qui veille sur toi.

Eira aurait ri si elle en avait eu la force.

Une voix retentit depuis le bas de l'escalier :

— Eira ?

— Tu dis rien à mes parents. D'accord ?

— On ne dit rien à personne oui !

Elles se saisirent par l'auriculaire, comme elles le faisaient toujours quand elles se promettaient quelque chose. Puis elles descendirent.

Faith et Martin étaient assis côte à côte à la table de la salle à manger.

— Eira, viens t'asseoir, il faut qu'on te... Ah, Solène, tu es encore là, dit Martin avec un air un peu embarrassé.

— Pas de problème, j'allais partir.

Elle se tourna vers Eira.

— On s'appelle plus tard ?

— Il est plus de minuit, fit remarquer Faith. Attendez demain.

— Oui, bien sûr. Demain.

Solène la serra dans ses bras.

— *WhatsApp* si besoin, chuchota-t-elle.

Eira hocha la tête et Solène sortit en silence.

La porte se referma.

Tout était silencieux. Trop silencieux.

Elle respira profondément pour se ressaisir.

Faith et Martin l'attendaient, les mains croisées sur la table. Le genre de posture qui n'annonçait rien de bon.

— Eira, viens t'asseoir. Il faut qu'on te parle.

CHAPITRE 4

Eira était entrée dans leur vie il y a dix-sept ans, par une belle matinée d'été. Un de ces matins où le ciel semble lavé de toute inquiétude, sans savoir que, chez certaines personnes, tout s'est effondré à l'intérieur.

Martin et Faith n'avaient pas fermé l'œil de la nuit. Ils avaient passé des heures à fixer le plafond, chacun perdu dans un silence amer.

Le diagnostic était tombé la veille. Ils ne pourraient jamais avoir d'enfants. Le médecin n'avait peut-être pas prononcé ces mots aussi crûment, mais le résultat, lui, était sans appel. L'espoir s'était évaporé en quelques syllabes. Ne restait qu'un vide immense, ou l'éventualité d'interventions douloureuses sans promesse.

Ce matin-là, quand on frappa à la porte, ils ne s'attendaient à rien. Certainement pas à la silhouette déterminée d'une jeune femme aux yeux noirs, à l'allure étrange et à la voix ferme. Elle portait une longue cape noire qui paraissait tout droit sorti d'un autre siècle, et dans ses bras, un nourrisson, emmitouflé dans une couverture pâle.

June se tenait dans l'embrasure de la porte. Droite, mais les traits tirés. Elle parlait bas, craignant d'être entendue.

— Je m'appelle June. Je suis désolée de venir ainsi. Je sais à quel point c'est... incongru, peut-être même effrayant. Mais je vous en supplie, écoutez-moi jusqu'au bout.

Martin fronça les sourcils. Il jeta un œil à l'horloge : 6h12. Il observa la jeune femme. Elle avait le visage marqué de fines égratignures, comme après une course à travers les ronces. La

boue séchée souillait le bas de son manteau, ses cheveux étaient encore humides, emmêlés. Elle semblait apeurée, les yeux fuyants, guettant à droite, à gauche, redoutant qu'un danger surgisse d'un instant à l'autre.

— Vous avez besoin d'aide ? Vous souhaitez que l'on appelle la police, l'hôpital ? demanda-t-il.

— Non. J'ai besoin de vous. Elle a besoin de vous. June baissa les yeux vers l'enfant, la voix brisée de tendresse.

— De nous ?

Il recula d'un demi-pas, et sentit la pression des doigts de Faith sur son bras. Un mélange de peur et de fascination venait de les envahir.

June marqua une pause, les mots peinaient à sortir.

— Cette petite... elle est née dans un monde que vous ne connaissez pas. Un monde ancien, caché, en équilibre fragile. Et aujourd'hui, ce monde est brisé. Elle n'est plus en sécurité avec moi, elle doit partir...

Faith échangea un regard inquiet avec Martin. Elle serra les pans de son peignoir, comme pour se protéger.

— Pourquoi nous ? murmura-t-elle.

June déglutit.

— Parce qu'il vous a choisi.

Le doigt de June pointa vers le ciel.

Faith et Martin franchirent le seuil et levèrent lentement les yeux. Sur le toit, immobile, se tenait un hibou. Majestueux. Silencieux.

Martin secoua la tête, un rire bref et nerveux lui échappant.

— C'est une blague ? Une caméra cachée ?

Mais rien dans le regard de June ne laissait croire à une mise en scène. Elle était tendue, grave. Et le hibou, lui, continuait de les fixer.

C'est à ce moment que la voisine d'en face sortit et leur adressa un signe de la main. Martin et Faith répondirent machinalement, avant d'ouvrir la porte plus grand, pour faire entrer June à l'intérieur. L'étrangeté de la scène réclamait l'intimité du foyer.

— Qu'est-ce que ce hibou fait sur notre toit ? demanda Faith, la voix blanche.

June s'approcha d'un pas. Sa voix était basse, mais assurée.

— Il m'a guidée jusqu'ici.

Martin lança un regard en coin à Faith, comme pour s'assurer qu'il n'était pas le seul à trouver tout cela profondément absurde.

— Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, ni ce que vous traversez, mais... vous devriez aller voir la police. Ou un hôpital. On ne peut pas...

Il s'interrompit. La détermination qui se lisait dans le regard de June le força à se taire.

— Je ne suis pas folle, dit-elle doucement. Et je ne suis pas ici par hasard.

Elle tendit le bébé vers Faith, qui eut un petit mouvement de recul, surprise.

— Je vous en supplie... Je n'ai plus le temps. Ce bébé est en danger. Et vous êtes son seul espoir.

June attrapa doucement la main de Faith. Son contact fut immédiat, presque électrique.

Les yeux de June se voilèrent l'espace d'un instant, elle lisait à travers elle.

— Vous souffrez. Vous avez essayé. Plusieurs fois. Ce manque, vous le portez comme une brûlure silencieuse...

Faith écarquilla les yeux. Ses jambes vacillèrent légèrement, et elle s'agrippa à la rambarde de la porte.

— Comment... comment vous savez ça ?

June posa une main sur son propre cœur, puis sur celui du bébé.

— Parce que la magie ne guérit pas tout... mais parfois, elle remet le monde en équilibre. Elle offre à ceux qui le méritent ce que la vie leur a cruellement refusé.

Il y eut un instant suspendu.

Martin, bouleversé malgré lui, détourna le regard. Mais quelque chose, en lui, s'effritait doucement. Une défense. Une certitude. Il baissa les yeux vers l'enfant. Ce tout petit visage. Et quelque chose de plus grand que lui murmura : et si c'était vrai ?

Faith n'avait pas bougé. June baissa les yeux vers l'enfant avec une tendresse silencieuse, puis les releva vers Faith. Sans un mot, elle tendit lentement le bébé vers elle, les bras légèrement tremblants, comme si elle s'apprêtait à confier un trésor trop grand pour elle seule.

Faith hésita. Ses mains s'élevèrent presque malgré elle, attirées, terrifiées. Quand enfin elle accueillit le nourrisson contre elle, son cœur se serra violemment. Elle sentit son odeur, sa chaleur, le poids minuscule mais bouleversant de ce petit corps.

Elle osa enfin poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis l'instant où June avait franchi le seuil de leur foyer :

— Est-ce que... vous nous demandez de quitter Salem avec elle ?

June hochla la tête. Sa voix se fit plus grave, plus urgente :

— Oui. Vous devrez partir dès ce soir. Le danger est encore proche, et elle ne doit pas être retrouvée. Pas avant l'heure venue.

Martin secoua la tête, dépassé.

— Attendez... Vous êtes en train de nous demander de fuir. De tout quitter. Nos amis, nos familles, nos boulots... On ne peut pas disparaître comme ça avec un bébé qui n'est pas le nôtre ! D'ailleurs ils sont où ses parents ?

June baissa les yeux, incapable de répondre à cette question.

— Que va-t-on dire à nos proches ? À nos voisins ? On ne peut pas juste faire nos valises et tirer un trait sur notre vie...

June les regarda tour à tour, les yeux brillants d'émotion.

— Je sais que c'est énorme. Que c'est... impensable. Mais vous êtes son seul espoir. Ce n'est pas une fuite, c'est un sauvetage.

Martin, la gorge serrée, haussa le ton malgré lui.

— Mais enfin, on va nous demander des comptes ! Un bébé, ça ne passe pas inaperçu. Il faut des papiers, une identité, une naissance quelque part, je n'sais pas ! On ne peut pas simplement dire : « Voilà, c'est notre fille maintenant ».

June les observa longuement, cherchant une faille dans leurs craintes, un souffle de courage enfoui. Puis elle demanda doucement :

— Si vous pouviez partir, là, maintenant, où iriez-vous ?

Faith répondit sans même réfléchir :

— En France.

Martin tourna lentement la tête vers elle.

— En France ?

Elle haussa à peine les épaules, le regard perdu dans un souvenir.

— Notre premier rendez-vous. On s'était dit que si un jour on quittait tout, ce serait là-bas.

Sans se préoccuper du couple, June fouillait déjà dans une petite sacoche en toile, accrochée à sa ceinture. Elle en sortit une fiole minuscule, à peine plus grande qu'un pouce, contenant un liquide aux reflets nacrés.

— Ce sera le souvenir qu'ils garderont. Amis, voisins, famille... Lorsqu'ils penseront à vous, une idée viendra s'installer doucement, celle que vous aviez adopté une petite fille, et que vous partiez vivre en France pour changer de vie.

Martin blêmit.

— Vous allez... manipuler les gens ? Leur esprit ?

— Pas manipuler, répondit-elle avec douceur. Réorienter. Insuffler. Comme une brise qui pousse doucement une pensée déjà en germe. Vous n'avez jamais parlé d'aller vivre en France à vos parents ? Ou à votre voisin ? Jamais laissé traîner l'idée, même en plaisantant ?

Faith échangea un regard silencieux avec Martin. Ils l'avaient fait. Une fois. Plusieurs fois, même. Jamais sérieusement. Mais suffisamment pour que ce que June disait semble... plausible.

— Ouvrez-la seulement quand vous serez prêts, dit-elle en déposant la fiole dans la main de Faith. Et le reste suivra.

— Et les papiers d'identités ? Vous avez une fiole magique pour ça aussi ? demanda Martin, à mi-chemin entre l'ironie et l'espoir.

June ne répondit pas tout de suite à la question. Elle se contenta d'ouvrir calmement sa sacoche en toile, puis en sortit une petite liasse de feuilles vierges, qu'elle étala avec soin sur la table du salon.

Elle inspira profondément. Ferma les yeux. Et, d'un geste lent et précis, elle passa la paume au-dessus des feuilles. D'abord, rien. Puis, une lueur légère, dorée, comme une poussière solaire, s'échappa de ses doigts. Les lettres apparurent une à une, dans un bruissement presque imperceptible, se posant doucement sur le papier : prénoms, dates, tampons, signatures.

Martin, bouche entrouverte, ne clignait plus des yeux. Faith, le bébé dans les bras, avait l'impression d'assister à un rêve éveillé.

Quand elle rouvrit les paupières, June tendit le dossier à Martin.

— Voici vos nouveaux papiers. Votre livret de famille. Le certificat de naissance. Le jugement d'adoption. Tout ce qu'il faut pour faire d'elle votre fille, aux yeux du monde.

Il prit les documents, les feuilleta d'une main fébrile. Tout semblait... vrai. L'odeur du papier. L'encre légèrement sèche. Même le tampon officiel avait cette usure familière des papiers d'État civil.

— C'est... impossible, souffla-t-il.

— C'est fait, répondit simplement June.

Faith regarda la petite endormie dans ses bras, le cœur battant. Une pensée glaçante la traversa :

— Et si... ceux qui la cherchent... finissaient par nous retrouver ? Par vous retrouver, vous ?

June secoua doucement la tête. Son regard s'adoucit.

— Ils ne le pourront pas. Pas tant qu'elle est loin de la magie, loin de ce monde. Ici, dans ce que vous appelez la normalité, elle est protégée. Invisible à leurs yeux.

Martin, resté silencieux, releva soudain la tête, une phrase résonnant dans son esprit.

— Vous avez dit tout à l'heure... "Pas avant l'heure venue."

Il marqua une pause.

— Ça veut dire qu'elle devra un jour... revenir, n'est-ce pas ?

June acquiesça lentement. Elle s'approcha du couple, ses yeux soudain très sérieux.

— Oui. Le moment viendra où elle devra reprendre sa place parmi son clan.

— Et... comment saurons-nous que ce moment est venu ? souffla Faith.

June baissa les yeux vers le paquet qu'elle tenait dans sa main — le petit carré de tissu qu'elle n'avait pas encore tendu. Elle le serra un instant contre sa paume, puis releva les yeux vers eux.

— Vous saurez.

Elle tendit doucement l'objet à Faith.

— Gardez-le. Cachez-le quelque part. Il saura.

CHAPITRE 5

— Eira, je t'assure, c'était absolument incroyable ! Tu aurais dû voir toutes ces petites lettres qui volaient, c'était... comment dire... magique !

Eira les regardait sans cligner des yeux. Elle les avait écoutés, sans les interrompre, depuis le début de leur monologue. Maintenant qu'ils se taisaient, elle comprit que c'était à son tour de parler.

— Vous vous moquez de moi, c'est ça ? lança-t-elle, les bras croisés. C'est à cause de la soirée, hein ? Vous avez découvert que Solène a organisé un truc ici et vous vous êtes dit qu'un petit délire mystique me remettrait les idées en place.

— Pas du tout ! s'indigna Martin.

— Alors vous êtes sérieux ? Je descends d'une famille de sorcières ?

Elle voulait rire, mais aucun son ne sortit. Quelque chose au fond d'elle, une peur ancienne peut-être, la glaçait lentement.

— Nous sommes tout à fait sérieux, ma chérie.

Faith posa une main sur la sienne, tremblante. Elle avait redouté ce moment pendant des années, et maintenant qu'il était là, les mots lui manquaient.

Eira avala sa salive avec difficulté.

— Et la dame qui m'a amenée chez vous... c'était ma mère biologique ?

— Non. Tout ce que nous savons, c'est que June fait partie de ton clan. Qu'elle t'a sauvée, et qu'elle nous a demandé de te protéger, comme n'importe quel parent protège son enfant, expliqua Faith.

Un frisson remonta le long de la colonne vertébrale d'Eira. Ce mot, « sauvée », tournait en boucle dans son esprit.

— Et vous avez juste... rien demandé ?

Martin se redressa légèrement.

— Pour notre défense, elle ne nous en a pas laissé le temps.

— Non mais attendez, là... je comprends rien. En gros tout ce que l'on sait, c'est que j'appartiens à un petit club de sorcières...

— Un clan, rectifia Faith.

— Un CLAN de sorcières complètement barrées, qui m'a abandonnée et qui voudrait maintenant que je leur appartienne à nouveau !

— Elles ne t'ont pas abandonnée, elles t'ont cachée pour te protéger, rectifia Martin, plus calme.

— Et qui vous dit qu'il n'y a plus de danger maintenant ? Vous n'allez quand même pas m'envoyer dans une espèce de colo de sorcières pour me faire zigouiller ?

Faith blêmit.

— Je suppose que si elles demandent à te voir, c'est que tu n'es plus en danger.

— Donc vous êtes vraiment prêts à me laisser partir avec elles ?

— Bien sûr que non ! s'offusqua Martin. On pense seulement que tu as le droit de savoir d'où tu viens. Ce que tu choisis d'en faire, ensuite... c'est à toi.

Un silence pesant s'installa. Eira recula d'un pas, secoua la tête.

— Désolée mais ça ne m'intéresse pas. Je vous rappelle que je suis censée partir à Carnac avec Solène. Donnez-moi le téléphone de cette dame, je vais poliment décliner son invitation.

Faith et Martin échangèrent un regard gêné.

— Nous n'avons pas son numéro, dit Faith.

— Son adresse alors. Je suppose que les sorcières lisent leur courrier !

— Pas d'adresse non plus, murmura Martin.

Eira écarquilla les yeux.

— Et comment vous savez que je suis attendue, dans ce cas ?

Faith se leva, alla chercher une petite boîte en bois patiné qu'elle posa sur la table.

— C'est lui qui nous a donné le signal. Comme June l'avait prédit.

Elle ouvrit la boîte. À l'intérieur, lové dans un carré de tissu ancien, reposait le médaillon triangulaire.

Eira le prit du bout des doigts.

— C'est bien ce que je disais... vous êtes prêts à me livrer à des inconnues juste parce qu'un fichu triangle vous le demande ! Sérieusement ? C'est n'importe quoi !

Elle se leva, secouée par une colère mêlée d'incompréhension.

— Désolée mais c'est mort ! À mon avis, elle vous avait drogués cette bonne femme, alors si vous ne voulez pas que je finisse toxicomane dans un CLAN de sorcières à Salem, oubliez ça tout de suite et surtout, n'en parlons plus !

Faith et Martin ne bougeaient pas. Ils semblaient suspendus à quelque chose d'invisible.

Soudain, le médaillon vibra.

Eira fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que... ?

Le médaillon trembla à nouveau. Puis il se mit à tourner sur lui-même, lentement, comme s'il répondait à une force mystérieuse.

Une lumière dorée s'en échappa.

Douce.

Presque vivante.

Puis, sans prévenir, il s'éleva dans les airs. Il lévita au-dessus de la table, tournoya une dernière fois, puis s'élança en ligne droite... vers Eira.

Avant qu'elle n'ait le temps de réagir, le médaillon s'attacha à son cou. Parfaitement ajusté. Parfaitement scellé.

Eira poussa un petit cri de stupeur. Elle tira dessus, tenta de le décrocher, en vain.

Le triangle semblait avoir fusionné avec elle.

— Voilà le signal... murmura Faith, la voix nouée.

Eira recula d'un pas, le souffle court. Son cœur battait trop vite.

Elle releva les yeux vers ses parents, encore secoués eux aussi.

Et dans un souffle, elle lâcha :

— Eh merde... Papa... Maman... il s'est passé un truc ce soir.

CHAPITRE 6

New York, USA, juin 2022.

La langue qui serpentait jusque-là au creux de sa bouche se décida enfin à atteindre son oreille.

— C'est quoi déjà ton petit nom ? murmura la jeune femme d'une voix sirupeuse, presque hypnotique.

— Ethan, répondit-il sans la regarder.

— Eh bien Ethan... tu as hérité de la beauté du diable, ajouta-t-elle, le souffle chargé de promesses.

Un sourire effleura son visage.

— On va s'arrêter là, dit-il en se détachant d'elle.

— Ai-je fait quelque chose de mal ? demanda-t-elle, une moue confuse au coin des lèvres.

Il ne répondit pas. À quoi bon ? Il la laissa là, au milieu de la moiteur du club.

Sans un mot, il traversa la piste bondée. La musique était forte, le sol collant, l'air chargé de sueur et de parfum bon marché. Des éclairs de lumière stroboscopique dessinaient des ombres fuyantes sur les visages. Il ne s'attarda sur aucun.

Dehors, l'air de la nuit lui fouetta le visage. Sur le parking, un vigile l'interpella d'un ton sec :

— Hé, toi là-bas ! Tu n'oublies rien ?

Ethan se retourna, les sourcils froncés. Qui osait lui parler sur ce ton ?

L'homme s'approchait d'un pas assuré, large d'épaules et de jugements.

— Si tu touches, tu paies, lança-t-il en l'attrapant par le col comme s'il s'agissait d'un adolescent pris en faute.

Un temps.

Un souffle.

Une brûlure familière monta dans sa poitrine.

Il aurait pu l'écraser. Juste là. Réduire ce vigile prétentieux en tas de cendres ou lui tordre les os avec une facilité déconcertante. Mais il s'abstint.

Son regard, cependant, fit tout le travail. Glacial, profond, chargé d'un feu intérieur que nul humain ne pouvait soutenir longtemps.

Le vigile pâlit. Ses doigts se desserrèrent d'eux-mêmes, comme si une volonté étrangère les avait forcés. Il recula, hébété, et retourna à son poste sans un mot.

Ethan tourna les talons.

Il quitta New York comme on claque une porte. Un souffle, une volonté, et il réapparut dans l'appartement qu'il partageait avec son père, à Salem.

À peine revenu, une sensation familière s'empara de lui, l'ennui.

Ce logement de façade, décoré avec soin pour se fondre dans la normalité, l'étouffait. Trop calme. Trop humain.

Il n'y avait rien ici qui morde, rien qui consume. Autrefois, chaque seconde comptait. Chaque journée s'usait à poursuivre un but précis, exigeant, impitoyable. Il vivait pour ça. Il n'y avait pas de place pour les questions, encore moins pour le doute.

Et maintenant ? Il se levait, il respirait, il attendait. C'est tout.

Parfois, il se surprenait à rêver d'autre chose. D'un café brûlant un dimanche matin. D'un livre oublié sur un canapé encore tiède. D'un silence qui ne serait pas vide, mais apaisant.

Des miettes de bonheur, presque risibles.

Son père avait été très clair : les plaisirs des humains ne leur étaient pas destinés. Ce monde n'était qu'une couverture. Un passage. Rien d'autre.

Et pourtant... ces pensées revenaient, comme des mouches qu'il chassait, sans jamais réussir à écraser.

Ethan s'avança dans le salon, fit craquer ses phalanges, et lança d'une voix lasse :

— Tu comptes rester planqué longtemps dans ta tanière ?

Pas de réponse. Bien sûr. Ethan était si seul qu'il avait pris la fâcheuse tendance à se parler à lui-même.

« Tout vient à point à qui sait attendre, mon fils », répétait son père inlassablement, tentant de graver cette idée dans sa petite tête de démon buté.

« Facile à dire quand on a vécu des siècles et des siècles », pensait Ethan.

Mais, pour ce démon d'à peine 330 ans, l'attente du bon moment était tout simplement insupportable...

CHAPITRE 7

Seattle, USA, juin 2022

Dan croqua dans son donut et réalisa qu'il était en train de devenir une caricature de l'« American Cop ». Flic de terrain le jour, mari d'une sorcière en fuite la nuit. Dan s'était habitué à ce grand écart.

Joey, son coéquipier, l'attendait sur le pas de la porte en s'impatiant.

— Il est mort, Joe. Il va pas s'envoler. Laisse-moi finir mon p'tit déj'.

Mais le regard de Joey lui laissa peu de choix. Il se leva donc en prenant son donut avec lui. Comme d'habitude, il prit place sur le siège passager. La voiture sentait le cuir chaud et le café renversé.

— Qu'est-ce qu'on a ?

— Un mort...

— Je m'en doute. Mais encore, Joe ?

— Homme, la trentaine, retrouvé poignardé dans une poubelle près du Temple.

— Un temple ? Étrange...

— Le Temple, le night-club !

En arrivant sur les lieux, cette affaire semblait banale. Visage tuméfié, mains ensanglantées. Conclusion : règlement de compte ou bagarre qui a mal tourné. Bien sûr, il ne pouvait se contenter de ces explications hâtives. L'odeur métallique du sang se mêlait à celle, plus terreuse,

des ordures chaudes. Joey et lui se mirent au travail. Photos de la scène de crime, du cadavre et des alentours, recherche d'indices qu'ils ne trouveraient certainement pas.

— La poubelle...

— C'est ton tour !

Merde, Joey avait raison. La dernière fois, c'est lui qui s'y était collé. Bien sûr, il aurait pu demander à l'un des officiers sur place de s'en charger, mais Dan n'avait confiance qu'en Joe. S'il voulait être sûr que le travail soit bien fait, il devait se salir les mains. Il enfila ses gants en plastique, souleva le couvercle de la poubelle, et regretta immédiatement le donut qu'il s'était enfilé. L'odeur nauséabonde lui donna des haut-le-cœur.

Il fouilla parmi les débris et remarqua une pochette cartonnée sur laquelle quelqu'un avait écrit à la main « Mister A. ». Il l'ouvrit et crut un instant qu'il allait rendre son petit-déjeuner en découvrant ce qu'elle contenait.

Sur la première photo, il reconnut immédiatement le visage.

June.

Son estomac se noua. Il regarda chaque photo, les mains tremblantes, le cœur battant dans ses tempes.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Dan referma instinctivement la pochette cartonnée.

— Non... rien du tout.

Il dissimula la pochette parmi les ordures et referma le couvercle.

— Tu chlingues !

Il retira ses gants et tapa amicalement le bras de Joey.

Toute la journée, il avait fait de son mieux pour dissimuler son désarroi. Joey et lui avaient ouvert l'enquête et commencé les recherches, comme d'habitude.

Le soir, en rentrant chez lui, Dan fit un détour par la scène de crime. La rue était déserte, baignée dans la lumière orangée et vacillante d'un lampadaire solitaire. L'atmosphère avait changé. Le calme n'était plus paisible, il était pesant, presque malsain.

Il coupa le moteur, descendit lentement de la voiture. Ses pas résonnaient sur l'asphalte humide. Pas un chat. Pas même un bruit de fond. Même le vent semblait avoir déserté les lieux.

Il s'approcha de la poubelle. Le conteneur semblait le fixer, inerte et pourtant chargé d'un poids invisible. Il jeta un regard furtif autour de lui, pris d'un doute soudain — l'impression d'être observé.

Il souleva le couvercle. La pochette était encore là, posée comme un piège oublié. Dan la saisit, la coinça sous son bras, et repartit aussi discrètement qu'il était venu.

Il pensait rentrer comme chaque soir. Retrouver la lumière douce de la cuisine, les effluves du dîner et le sourire de sa femme.

En entrant chez eux, il fut surpris de trouver June, assise sur leur canapé, les mains croisées sur les genoux, le regard perdu dans le vide. La pièce, d'ordinaire chaleureuse, semblait glacée.

Il s'agenouilla face à elle, son front plissé d'inquiétude.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ça ne va pas ?

June sortit lentement de sa torpeur, ses yeux noirs venant chercher les siens.

— Le médaillon s'est réveillé.

Le souffle de Dan se suspendit. Il se leva brusquement.

— C'est le signal ?

June acquiesça d'un simple « Oui ».

— Tu en es sûre ? Il s'est vraiment réveillé ?

— Aucun doute. Il s'est illuminé d'un seul coup pendant que je préparais le dîner. La lumière était si intense que j'ai dû fermer les volets pour ne pas alerter tout le quartier.

Dan se passa une main sur le visage. Cette histoire de médaillon, de signes et d'appels... Il avait toujours su que ça arriverait un jour, mais une part de lui avait espéré, bêtement, qu'ils y échapperaient.

— Et tu ne peux pas... l'ignorer ?

Elle secoua doucement la tête.

— L'appel ? Dan... on en a déjà parlé. Comment pourrais-je abandonner Eira ? Elle a besoin de moi.

Il soupira, passa une main dans ses cheveux. Dix-sept ans qu'ils marchaient sur une corde raide, à guetter l'ombre d'un retour, à espérer le silence. Et voilà que tout recommençait. Était-ce vraiment inévitable ? Ou bien avaient-ils simplement cru trop longtemps au luxe d'une paix impossible ?

— Donc... On y est...

June baissa les yeux. Elle ne répondit pas.

Dan s'écarta, alla jusqu'à son sac, en sortit la pochette cartonnée. Il la tendit à sa femme, les gestes lourds.

Lorsqu'elle vit les photos, son visage changea aussitôt. Une alerte froide, tranchante.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Dans une poubelle. À côté d'un homme poignardé.

June resta un instant glacée, les yeux rivés sur les clichés.

— Le médaillon se réveille... Et ces photos de toi... C'est pas bon, June. Ils t'ont retrouvée.
Ils approchent.

Elle hocha lentement la tête.

Dan la regardait, inquiet.

— On doit partir. Quitter Seattle. Tant qu'on peut encore.

June releva les yeux vers lui, sans hésitation.

— Pour aller où ? Je vais devoir enseigner la magie à Eira. On sera visibles. Partout.

Elle inspira. Puis ajouta simplement :

— Il va falloir se battre.

Un silence s'installa.

Et dans ce silence, Dan comprit qu'ils venaient de basculer dans quelque chose de bien plus vaste qu'eux.
